Les grandes figures combières d'autrefois – 50 – Léopold Golay, peintre (1862 – 1941)

Nous devons avouer que pour l'heure nous ne connaissons pas grand-chose de la vie de ce peintre combier. On trouvera de lui une courte notice dans l'ouvrage : De la Dent de Chichevaux à la Dent de Vaulion, Le Chenit, 2011.

Léopold Golay naît au Brassus le 8 août 1862. Il reste lié toute sa vie à l'horlogerie. Cependant il a l'occasion de faire un apprentissage de dessinateur à Nyon. Remonté à la Vallée, il postulera une place de facteur qu'il obtiendra. Ce qui ne l'empêchera nullement de peindre. L'une de ses toiles est admise à l'Exposition Nationale de Genève en 1896.

Léopold Golay sera très prolifique toute sa carrière d'artiste. Ses toiles se comptent par centaines.

Et que disent les critiques ? L'un de ceux-ci s'exprime dans la FAVJ du 3 septembre 1908 :

Peinture

Depuis quelques jours, on peut voir exposées dans les vitrines de la libraire Grandjean, au Sentier, trois toiles de M. Léopold Golay, au Brassus. Je retiendrai spécialement la plus grande, soit la vue de la Vallée de Joux, d'un point élevé du versant occidental, (signal de la Thomassette ?)

Au premier plan un coin de pâturage avec des vaches, un bouquet de hêtres et des sapins ; au second la perspective de la Vallée avec le lac, la Côte et les pentes boisées du flanc oriental. Au fond la Dent de Vaulion et les sommets plus lointains du Suchet et de l'Aguille de Baulmes.

Le premier plan est excellent de naturel et de couleur. Les vaches couchées dans le gazon donnent au paysage une impression de vie en même temps que de paix sereine. Les arbres, hêtres et sapins, sont saisissants de relief et de nuance.

J'apprécie aussi beaucoup la perspective fuyante du vallon avec ses flancs couverts de noirs sapins. Le peintre a admirablement saisi la note de ces derniers. Par un jour d'automne, légèrement embrumé, les lointains de forêts nous apparaissent bien comme cela.

Par contre, la Dent de Vaulion me semble moins réussie ; elle est un peu floue.

Je ne reconnais pas la ligne pure et hardie de son escarpement qui du pied boisé s'élance au sommet.

Cette réserve faite, je m'empresse de dire l'excellente impression d'ensemble que m'a laissée le tableau de M. Golay. Il donne de la Vallée, de l'austère beauté de ses forêts, de ses paysages tranquilles, une idée bien réelle et bien belle et si, obligé d'aller vivre au loin, je voulais emporter avec moi un coin de mon pays, je sais bien ce que je ferais…

Comme d'autres que j'ai eu le plaisir d'admirer, ce tableau fait honneur au talent de M. Léopold Golay ; je le félicite lui, self made man par excellence, d'être arrivé sans études et avec des ressources très modestes, à d'aussi beaux résultats. Je le félicite surtout de consacrer ses loisirs au noble culte de l'Idéal et de la beauté, dans la pratique duquel il éprouve, sans doute, de réelles et vives jouissances.

Léopold Golay, la Dent vue du signal de la Thomassette, peinture de 1939. Le sujet ressemble étrangement à celui décrit dans l'article ci-dessus. Est-ce donc la réalité du paysage que l'on pouvait encore voir de cette sommité, ou plutôt une représentation nostalgique de la situation telle qu'on pouvait la découvrir un tiers de siècle plus tôt ? Le problème étant que la forêt, en ce laps de temps, avait progressé d'une manière formidable, avalant peu à peu le paysage que l'on pouvait contempler depuis ce site. Dans tous les cas cette peinture faite alors que Léopold Golay arrivait au terme de son existence terrestre et de sa carrière de peintre, il avait alors 77 ans, souffre d'une perspective et d'un équilibre précaires.

Léopold Golay inaugurait peut-être avec cette vue générale de la Vallée, d'un genre qu'il allait explorer de manière continue. Il est probable que la Dent de Vaulion agissait comme un aimant sur lui et qu'il se voyait presque dans l'obligation, alors qu'il avait posé son chevalet, de se tourner contre elle pour trouver son sujet. Et son équilibre !

La peinture de Léopold Golay, en dépit de ses indéniables qualités, souffre souvent d'un aspect un peu brouillon, sentiment que renforcent encore de légères erreurs de perspectives. Mais cela, en quelque sorte, était devenu la marque de fabrique du maître qui n'aurait plus été lui-même s'il avait paré à ces quelques défauts.

Il reste un peintre unique en son genre, puissant. Il n'est qu'à voir son taureau de la Lande mainte fois reproduit. Animal massif qui dut fort impressionner notre artiste, tellement fasciné par cette musculature prodigieuse qu'il ne put qu'en témoigner sur nombre de ses toiles.

Léopold Golay posa aussi son chevalet aux Piguet-Dessous pour brosser une scène de labourage, toile désormais emblématique de son œuvre. C'est là vraiment une oeuvre formidable, et elle tranche sur toutes les peintures combières par le choix du sujet et par la manière dont celui-ci est traité. C'est à dire de façon « ethnologique », ce qui nous permet de nous représenter dans le détail comment l'on labourait autrefois. Quoiqu'il ne soit pas certain que l'on utilisait en permanence trois chevaux pour les labours, attelages souvent réduits à deux, voir à un seul cheval. Le hameau des Piguet-Dessous, en arrière-plan, est agréablement traité où chacun qui l'habitait pouvait reconnaître sa maison. Et bien entendu la Dent, une fois de plus, dans un lointain discret, veille et donne son approbation à ces durs travaux des champs.

Cette toile, de 1923, est peut-être le chef d'œuvre de Léopold Golay, et il ne fait aucun doute qu'il eut pour elle une affection toute particulière.

Léopold Golay eut ses heures de gloire en différentes expositions. Il l'eut tout particulièrement dans la grande rétrospective que lui consacra la Galerie de l'Essor dans sa série des peintres combiers dans les années nonante. On découvrait enfin le charme et la nostalgie de ces grandes peintures, parfois un peu sombres, où une fois de plus, le taureau de la Lande s'apprêtait à vous courrater au travers de pâturages immenses où seul un champ de lésines permettait de vous tirer d'affaire !

Peinture offrant l'un des thèmes favoris de l'artiste : pâturages, vaches et l'inévitable taureau prêt à vous fondre dessus. On s'étonnera ainsi que le peintre n'ait jamais eu maille à partir – tout au moins on le suppose – avec l'un de ces terribles animaux. Mais il est vrai, la Dent, une nouvelle fois, veille…